

La perception

Malebranche

Entretiens sur la métaphysique et sur la religion

Marc Babonnaud

Philopsis : Revue numérique

<http://www.philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez *citer* librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Explication d'un texte de Malebranche,
Entretiens sur la métaphysique et sur la religion
XII, art. 6 (Pléiade, p. 904-905).

Le texte figure à la fin de ce document
Version extraite de Google Livre

Dieu nous unit au monde par l'union de l'âme et du corps. Elle ne se résume pas à un principe d'individuation, mais a pour rôle de nous permettre d'agir dans le monde d'une manière appropriée et sage, sans que, pour autant, toute notre attention soit mobilisée par le commerce que nous avons avec les choses et avec les autres.

La connaissance est une vision en Dieu selon Malebranche. Elle suppose un silence du corps et des passions, afin que nous puissions connaître la véritable nature des choses, qui ne consiste en rien d'autre que leurs idées. Tout, y compris les corps, se connaît par les idées ; l'étendue étant celle par laquelle nous pouvons connaître les êtres physiques et comprendre la nature de leurs modifications.

La connaissance ne doit donc rien à la perception et, lorsqu'il y a perception, elle n'a pas pour objet de connaître. C'est pourquoi,

Malebranche va penser la perception dans des termes totalement affranchis de la représentation. Pourtant, la perception possède bien un rôle et même un rôle fondamental, un rôle que l'on ne peut trouver qu'étonnant tant il se rapproche des thèses de la phénoménologie, qui font de la perception ce qui nous assure de notre être au monde : elle permet l'identification des phénomènes et des situations, elle permet de comprendre l'action des individus en vue de leur propre conservation, mais également en vue d'un commerce agréable avec les autres et ce, en étant totalement dissociée de la connaissance et de la vérité. La perception que nous avons des choses est une compréhension de signes, qui montre que les relations sociales, les actions de l'union de l'âme et du corps, ne sont ni vraies ni fausses, mais obéissent à un autre critère, à une autre forme de bien que celle à laquelle la connaissance ouvre. Le monde perceptif possède une utilité. Il est conforme à l'Ordre, sans pour autant à avoir à se dire jamais en terme de vérité. Cela veut dire que la vérité n'épuise pas le sens de notre condition. Certes, tout est conforme à l'Ordre voulu par Dieu, mais tout en l'homme ne se ramène pas à la recherche de la vérité ; la perception engage l'homme dans la compréhension du monde, l'introduit dans une réalité de significations, comme si, pour une certaine part, notre existence n'avait pas à se dire ou à se fonder dans le vrai.

Ceci est d'autant plus étonnant, que cette « vérité » de notre condition, que la phénoménologie « découvrira » et thématisera bien plus tard, est esquissée par Malebranche à travers l'une de ses théories les plus décriées, et en apparence les plus « folles », la théorie des causes occasionnelles.

I –

La vue de l'enfant sur le point de tomber suffit, nous dit Malebranche, pour que nous nous précipitions pour le rattraper. En cela l'expérience est banale. Elle masque toutefois des ressorts complexes qui, lorsqu'on les analyse, en rendent l'explication incompréhensible : comment la vue peut-elle déclencher le mouvement ? Comment se fait-il que ce mouvement soit le bon ? Cette simple situation recouvre deux séries de difficultés distinctes : l'une est mécanique et l'autre est morale. Le problème concerne la causalité, puisque dans cet exemple, se trouvent mis en relation deux phénomènes hétérogènes.

Que la vue entraîne un mouvement serait compréhensible tant que l'on en reste à une explication mécanique, où les mouvements des nerfs peuvent produire un mouvement suivant les lois de la physiologie. Mais ce n'est pas le mouvement du nerf optique qui va déclencher, dans une relation causale, le mouvement des muscles et des jambes. Quand je vois un enfant sur le point de tomber, je vois un danger. Or, ce danger n'est pas véhiculé par le mouvement des rayons lumineux qui frappent la rétine. Ce qui est vu se résume à des formes. Cependant, si la perception se résumait à voir des formes, jamais nous ne nous précipiterions pour récupérer l'enfant, ni ne crierions pour avertir les autres. Et pourtant, c'est ce que nous faisons, ce

que tout le monde fait, parce que c'est ce que tout le monde voit. La perception est la même en chacun.

Si nous expliquions la perception par le seul schéma mécanique, nous ne parviendrions pas à rendre raison de ce que nous faisons ni de ce que nous constatons pourtant si souvent et régulièrement. Nous ne percevons donc ni des « choses », ni des formes, mais des situations dans leur totalité et avec leurs significations. Je perçois le danger « en même temps » que l'enfant sur le rebord de la fenêtre ; c'est « en même temps » que l'âme est touchée et émue ; c'est dans un même mouvement, qui prolonge la vision, que nous courons et crions pour que l'enfant ne chute pas. Car, quand nous le voyons ainsi, nous voyons en même temps la douleur, la mort, la tristesse ; nous éprouvons de la peur comme nous éprouvons la nécessité d'agir, sans que rien de tout cela se produise mécaniquement en nous. L'enfant au bord de la fenêtre n'est pas la cause de notre frayeur au sens où mon pied est la cause du mouvement du ballon, ou mes muscles la cause du mouvement de mes jambes.

Pour que la situation soit générale, c'est-à-dire morale et physique, il faut donc dissocier le registre des corps de celui des esprits : si l'esprit ne faisait qu'enregistrer ou même traduire les mouvements que les corps transmettent, jamais nous ne percevrions un danger à la simple vue de l'enfant et aucune glande pinéale n'y pourrait jamais rien. C'est à ce moment que cette étrange conception qu'est l'occasionalisme trouve toute sa pertinence.

Cette théorie consiste à dire qu'il n'y a aucune action des corps sur les esprits ni des esprits sur les corps, mais que c'est Dieu qui fait coïncider les affects de l'âme avec les mouvements des corps à chaque fois, dans chaque situation particulière et ce, en vertu du plan général de sa providence. Il n'y a donc pas de causalité mais une union occasionnelle et constante, voulue par Dieu, c'est-à-dire suivant une logique que lui seul comprend, au-delà de tout ce que l'esprit humain pourrait expliquer à l'aide de sa seule science.

Or, ici le renoncement à l'explication « scientifique », loin d'être un échec, est la condition d'une plus haute intelligibilité des phénomènes humains et d'une intelligence plus large de l'homme dans le monde. Toute la connaissance ne se réduit pas à la science, à l'explication de type mécaniste, notamment lorsqu'il s'agit de l'homme parmi les choses et les autres êtres. On reconnaît là, même si les termes en sont très différents, l'un des motifs qui animeront bien plus tard la phénoménologie de Husserl et de Merleau-Ponty. Pour Malebranche, le système des causes occasionnelles permet de ramener les corps à leur véritable dimension, à savoir celle de leur utilité réciproque et de leur utilité en vue de notre propre conservation. Ainsi le corps que je perçois au loin, comme étant petit ne l'est peut-être pas en réalité, mais l'essentiel n'est pas là : sa petitesse nous conduit à le considérer comme ne représentant pas un danger pour nous, tant que nous le percevons ainsi. La perception concerne donc les apparences sans que cela soit un défaut, puisque ce qui importe, en elles, tient à notre rapport aux choses et non à ce que les choses sont ou ne sont pas en elles-mêmes. C'est là que se trouve la grande différence avec les idées et la connaissance : cette dernière

cherche à savoir ce que sont les choses en elles-mêmes, donc du point de vue de leur nature immuable et éternelle. C'est pourquoi il faut les chercher en Dieu. La perception cherche simplement à régler notre rapport avec les choses et les autres. Il s'agit ici d'usage et non de vérité. L'essentiel est que cet usage soit juste, qu'il convienne le mieux ou qu'il soit le plus approprié et non qu'il repose sur un jugement vrai des choses en elles-mêmes : cet animal est peut-être dangereux, mais il se trouve loin et cela suffit pour que je ne m'en inquiète pas et que je me préoccupe de ce qui est plus immédiatement présent à moi. La perception m'informe donc sur ce qui me concerne et m'indique ce vers quoi je dois me tourner. Ou plutôt, car il ne s'agit pas d'opérations distinctes, parce que je perçois tel son ou telle image avec plus ou moins de force, je dirige mes actions vers elles.

Il existe donc des règles de la perception, qui ne sont pas des vérités des corps, mais qui assurent le commerce le plus approprié que nous pouvons avoir avec ce qui nous entoure. En percevant, nous ne connaissons pas les choses, nous les comprenons et cette compréhension se manifeste à travers les actions que nous effectuons. Du reste, il serait tout à fait déraisonnable que la vérité se mêle aux conditions d'existence, car si nous ne vivions qu'à travers la connaissance que nous avons des choses, nous nous inquièterions de tout ce que notre monde recèle de dangers, quand bien même ceux-ci ne se présenteraient pas à nous. Si nous connaissions, nous serions incapables de savoir si telle plante est bonne ou non, car selon les espèces elle présente des propriétés qui ne nous permettent pas de décider ou non de sa consommation. Certes, on peut savoir pourquoi les propriétés de telle plante sont nocives pour une espèce et propres à en nourrir une autre. Réciproquement, on peut partir des habitudes nutritives d'une espèce, pour savoir ce qui est nourrissant, et pourquoi, dans une plante. L'utilité n'est donc pas absolument étrangère à la vérité, puisque rien n'est hors l'Ordre. Cependant, la vérité ne concerne pas les usages, elle nous fait connaître les choses en elles-mêmes, par leur idée. C'est pourquoi l'amertume et la douceur du miel ne sont pas des vérités, mais des expressions de notre état de santé qui nous indiquent si nous pouvons en manger ou non. La perception a affaire à des relations entre l'objet et nous : celui-ci apparaît donc différemment selon qu'il convient ou non à notre état ; mais la perception ne nous fait pas connaître des propriétés des choses. On serait bien en peine de trancher pour savoir si le miel est doux, car savoir ce qu'est le miel est différent de savoir s'il nous est agréable ou s'il est visible pour nous. Et, quand nous saurions pourquoi nous pouvons le digérer, nous ne serions pas renseignés sur la perception que nous en avons. Celui qui connaît ne vit pas, celui qui perçoit, au contraire évalue, et agit conformément à ce qui lui convient. Le nuisible et l'utile ne sont pas des propriétés réelles des choses, mais l'expression de leur rapport à nous. La perception concerne avant tout le registre de l'expérience qui, ici, se pense en d'autres termes que dans ceux de l'expérimentation. Il ne s'agit pas toutefois dans ce texte d'un nietzschéisme ou d'un spinozisme, car nous n'effectuons pas cette évaluation par nous-mêmes ; elle n'est pas l'expression d'une quelconque puissance de vivre ; elle est réglée par Dieu et dans des termes qui

conviennent à tous les êtres de sa création et dans toutes les circonstances particulières qui peuvent se rencontrer.

II –

Ainsi, la sortie hors du registre de la connaissance, qui conduit à penser la perception sur le mode de l'utilité, permet à Malebranche de rendre compte de notre compréhension du monde qui nous entoure, par le fait que nous percevons des signes et non des choses¹. C'est l'utilité et l'usage qui permettent à Malebranche d'affranchir la perception de la vérité et, par là même, de rendre compte du fait que notre existence « matérielle » se déroule au milieu de signes. L'enfant n'est pas une chose, mais le signe d'un danger qu'il court. Il l'est parce que rien de ce que nous percevons n'est jamais isolé. La perception s'effectue dans un milieu et les objets existent dans ce milieu et non en soi : souriant, le même enfant devient le signe d'un plaisir, émeut notre âme d'une manière différente et produit en nous d'autres gestes. Les choses sont réelles et vivantes par les rapports qu'elles entretiennent et les signes sont l'expression de ces rapports.

On peut donc lire ici une sorte de genèse du signe, d'autant plus intéressante que Malebranche n'emploie pas ce terme, mais en règle l'usage et la fonction.

En tant qu'il concerne les rapports, le signe est expressif. Il ne dit pas les choses mêmes, il permet d'en comprendre les rapports. C'est pourquoi la perception est sensible à des expressions : le sourire exprime la sympathie et le contentement ; telle autre mine exprimera la colère ou la méfiance. Nous

¹ On ne peut pas ne pas relever que Malebranche n'utilise jamais ce mot dans ce texte, alors qu'il existe à son époque, qu'il fait l'objet de querelles tout à fait connues, touchant à sa réalité, son arbitraire, sa vérité... Ce n'est donc pas par négligence que Malebranche ne l'emploie pas, pour lui préférer ici les termes de convenances, d'accord... quand il parle de la perception. Donc il n'élabore pas une théorie du signe ici. Pourtant, nous comprenons qu'il est en train d'en parler et dans des termes qui ne sont pas du tout ceux de son époque, d'où son embarras à nommer ce qu'il construit. D'un point de vue classique le signe se dit dans des termes d'imitation et de vérité, d'adéquation à ce qu'il désigne. Malebranche s'affranchit totalement de ce cadre ici, sans pour autant parler d'arbitraire, ce qui reviendrait à poser le problème dans les mêmes termes d'ailleurs. Il nous semble donc que le propos de Malebranche préfigure une théorie proche de celle de Merleau-Ponty à propos du signe, même si les conséquences du point de vue de l'ontologie, en sont totalement différentes. On ne peut donner au signe le sens existentiel que lui donne la phénoménologie du corps de Merleau-Ponty, ou celle de Maldiney. Toutefois, on ne peut qu'être frappé par la construction originale du signe, qui s'affranchit de l'objet pour en exprimer la relation avec le sujet, dans sa vie concrète. Le signe devient lui-même une dimension vivante et surtout, la vie concrète de l'homme se déroule au milieu de signes. Les signes ne classent pas, ils ne sont pas des formes symboliques que la culture prendrait en charge, élaborerait et perfectionnerait. Ils possèdent une fonction beaucoup plus immédiate, moins réflexive qui s'enracine dans la vie de l'homme. C'est cette élaboration là qui nous paraît tout à fait intéressante et originale chez Malebranche.

nous trouvons ici au milieu de théories esthétiques concernant l'imitation et l'expression, qui traversent la période classique à laquelle Malebranche appartient². Mon âme est émue parce qu'elle comprend et elle comprend parce qu'elle est engagée dans la relation avec ce qu'elle perçoit. C'est une évidence, mais elle trouve ici son explication : nous ne percevons que des choses qui nous concernent et elles ne nous concernent que pour autant que nous les percevons. Hume saura se souvenir de cette idée malebranchiste, lorsqu'il fondera le sentiment moral sur la sympathie et la sympathie sur la proximité que nous avons avec les êtres. C'est ce qui lui fera dire que la mort d'un être, que je n'ai jamais vu et qui vit sur un autre continent, me touche moins que celle de la personne qui décède devant moi.

Or, c'est dans la mesure où la perception comprend des relations dans lesquelles je me trouve engagé, qu'elle saisit des signes expressifs. L'expression et la signification concernent donc la vie. Pas uniquement la vie humaine d'ailleurs, mais toute vie. Les êtres vivants existent en se mouvant au milieu de signes. Les mouvements sont perçus, à leur tour, comme des signes, parce qu'ils se produisent dans un monde ordonné, dans lequel les choses existent par le rapport qu'elles entretiennent les unes avec les autres. La vie ne se résume donc pas à un processus biologique, elle est riche de toutes les dimensions qui composent les relations entre les êtres³, des différentes strates à l'intérieur desquelles les créatures existent et qui les conduisent à se nourrir, à se protéger, à former des sociétés, à avoir une morale, selon ce qu'elles sont et ce qu'elles rencontrent, conformément à l'Ordre voulu par Dieu⁴.

L'occasionalisme permet de rendre compte de cette causalité d'un type tout à fait étrange, que l'on rencontre dans le monde vivant des créatures, qui conduit les hommes à chercher à secourir l'enfant sur le point de tomber, ou à accueillir les individus qui leur paraissent dignes de confiance, par les marques qu'expriment leurs visages ou leurs attitudes. Si dans l'ordre de la mécanique, il existe bien une relation causale entre la lumière que le soleil diffuse et les couleurs que l'on voit, ce n'est pas par une causalité du même genre, que l'on peut comprendre comment tel rictus est causé par le mépris, ni comment il nous conduit à nous défier de celui qui

² On pense ici à Le Brun, Félibien et à une rhétorique de la représentation des passions qui se voit dans la peinture classique de Poussin par exemple. Nous renvoyons à l'étude de R. W Lee, *Ut pictura poesis*, Paris, Macula, 1967.

³ Ici, nous pensons à un passage de la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty (p. 214-215), où il écrit « le geste ne me fait pas penser à la colère, il est la colère elle-même ». Nous comprenons exactement la même chose dans ce texte de Malebranche, lorsqu'il affranchit le signe de la représentation, pour faire du geste une expression, qui se comprend dans les réactions qu'il produit. La lecture du signe est toujours juste, parce que c'est par lui-même qu'il existe, dans le même milieu que celui qui le comprend. Il n'y a pas exactement causalité parce qu'il y a homogénéité du geste à sa lecture ; on ne se met pas en colère d'ailleurs que de là où elle se manifeste, se dévoile et se comprend.

⁴ Il existe donc ici une place pour penser une sociabilité naturelle, ainsi que Hume le fera.

l'affiche. Il n'y a pas absence de relation causale, sous prétexte que la relation ne se dit pas dans les mêmes termes qu'entre le choc et le mouvement. La mécanique ne peut rendre compte d'un ordre sage, au contraire de l'occasionalisme, qui regarde la finalité de l'ordre et qui embrasse les rapports entre les corps d'une façon bien plus large que la science.

Nous crions ou nous précipitons vers l'enfant, sans en délibérer. Cette causalité, que l'on peut trouver mystérieuse, si l'on s'arrête à ne penser la cause qu'en suivant le modèle physique, lève ici le problème de la volonté comme cause de l'action, puisqu'elle est le prolongement de nos perceptions. En percevant, nous jugeons, nous évaluons et nous agissons. Ces opérations ne sont pas distinctes. Leur unité devient obscure dès lors qu'on cherche à les distinguer pour expliquer comment l'une produit l'autre. La sagesse unit ce que l'intelligence humaine sépare.

C'est pourquoi il ne faut pas chercher à rendre compte des signes de la même manière qu'on explique les causes. L'occasionalisme est plus fin, plus souple que l'explication causale. Malebranche nous dit bien que les choses perçues ne se ramènent pas à leur dimension physique ; la compréhension suppose que nous sachions les percevoir dans leurs rapports, ou dans leurs contextes propres. Ainsi, lorsqu'un chien me montre les dents, je comprends qu'il risque de me mordre, alors qu'une telle pensée ne me vient pas à l'esprit lorsqu'un homme fait de même. Il existe des rires glaçants et inquiétants, des rires fous et des fous rires, dont les différences sont comprises malgré leurs apparentes similitudes. La perception d'un rire est perception d'un rapport : du rire à nous, du rire à la situation dans laquelle l'individu se trouve. La perception ne se réduit pas à être une perception du mouvement des lèvres. Nous percevons des expressions, ainsi que les peintres l'ont bien compris. Leur embarras, comme le dit Malebranche, vient de ce qu'ils voient qu'il n'existe pas de postures, de position des lèvres ou du menton qui produisent invariablement chez le spectateur les même émotions. L'expression est un tout qu'ils doivent restituer dans une peinture des actions morales. Il leur faut donc « tricher » avec les mouvements des corps : les yeux qui se baissent sont parfois signes de lâcheté chez les hommes ; dans le registre de la représentation, il faudrait la rendre par un dos courbé, les yeux baissées restituant mieux l'humilité dans la peinture. Les rapports ne sont pas les mêmes dans la réalité et dans l'art. Les mêmes signes vont donc signifier autre chose.

On pourrait alors penser que Malebranche préfigurerait quelque chose comme un arbitraire du signe. Il n'en est rien, car les signes ne sont pas des décrets humains, ni ne trouvent leur origine dans l'usage que les hommes en font. L'usage se règle sur la nature, celle voulue par Dieu dans sa sagesse infinie. Certes les attitudes ou les gestes échappent aux lois de la science de la nature, mais ils n'échappent pas à la nature, car tous ont leur sens, leur pouvoir expressif propre dans leur contexte singulier. La sagesse du créateur est bien infinie, en ce qu'elle règle de toute éternité toutes les choses particulières, de la façon la plus appropriée. Le caractère variable des signes ne tient pas aux contingences humaines. Il relève d'une nature dont

l'ordre parfait est attesté par la justesse de tous les rapports dans les moindres détails. C'est la convenance qu'il faut juger dans les signes et non leurs changements qu'il faut relever. L'essentiel est que la puissance expressive fonctionne toujours : là réside l'Ordre et la garantie de son universalité. La diversité des moyens la renforce encore. On peut de nouveau prendre appui sur l'exemple de la peinture : les peintres classiques imitent la nature. Cependant ils imitent la nature dans son ordre et non dans son détail, ils restituent ses effets et non les corps particuliers scrupuleusement. Là aussi l'expression prévaut et modifie le sens de l'imitation : la convenance se substitue à l'exactitude. Il faut trouver le moyen le plus approprié de rendre l'humilité, ce qui n'est pas la même chose que de reproduire exactement la posture du corps et les traits du visage. La véritable imitation ne saurait exister qu'en ne se soumettant pas aux rigueurs de la reproduction. La nature réside dans les relations et non dans le détail des choses naturelles. Il faut donc transgresser pour imiter, entendons par là, pour exprimer la vérité de l'ordre naturel et en faire sentir partout les effets. Du reste, de la même façon que chez Malebranche la perception exprime la sagesse du créateur, les peintres entendent la convenance de l'expression comme ce qui est convenable, en le distinguant d'ailleurs de ce qui est convenu. On ne peut montrer la douleur d'un visage qui hurle sans en affaiblir la représentation et rendre cette douleur ridicule. Les images doivent, si elles veulent être belles et atteindre leur but (émouvoir, édifier), respecter les principes de ce qui est convenable, parce que la représentation d'une expression ne produit pas les mêmes effets que cette expression réelle. La douleur se devine dans la représentation et c'est là qu'elle trouve son expression la plus juste et la plus violente. Les règles de la nature sont à la fois les meilleures et les plus belles. Toute perception se produit et saisit la nature dans son ensemble et dans sa sagesse.

III –

On voit donc pourquoi, la dimension expressive de signes ne saurait être comprise sur le mode de l'arbitraire ; pas plus que la règle de la convenance ne saurait être ramenée à du convenu ou de la convention. La perception se produit sur le fond d'un monde naturel. Elle s'inscrit dans cette nature dont elle exprime toutes les dimensions : physiologique, sociale, morale. Les signes ne sont pas conventionnels dans la mesure où ils touchent l'ensemble de la création (« Dieu nous unit ensemble [...] chaque créature avec toutes celles qui lui sont utiles... »). L'expression ne possède un registre ni uniquement humain, ni uniquement social. Les signes sont des objets de toutes les perceptions, quelles que soient les créatures qui perçoivent. Il n'y a donc pas des genres de perceptions ; toutes possèdent la même fonction et c'est du point de vue de cette fonction qu'elles se comprennent. Mais cela n'implique pas que toutes les perceptions soient identiques (« chacune à leur manière »). La perception humaine n'est pas identique à celle du chien : les hommes perçoivent plus, ont des objets de

perception plus larges que les animaux, parce qu'ils ont des échanges plus nombreux et plus riches que ceux du chien. Leurs usages sont plus nombreux et les occasions d'échanges plus grandes : le registre des signes expressifs est donc plus grand chez les hommes que chez les animaux, sans que cela tienne pour autant à leur plus grande intelligence. Ils existent dans un monde social qui, puisqu'il n'échappe pas aux règles de la nature, accroît les occasions de comprendre ce qui nous est utile et donc d'en percevoir les signes.

Les signes sont naturels parce que tous les êtres vivants perçoivent et par là, sont attachés les uns aux autres. On n'en dit peut-être déjà trop du reste, quand on parle d'êtres vivants, car c'est par une sorte d'harmonie entre toutes ces machines que sont les corps, que l'on peut voir qu'elles sont plus que des machines. Le mécanisme n'est pas nié, il est seulement insuffisant pour rendre compte de la nature de la perception et du rapport entre les créatures : or, c'est à la lumière de ce rapport (moral, preuve de la sagesse divine) que l'on peut rendre à la perception sa dimension vitale et vivante. Toutes les créatures sont utiles les unes aux autres et l'utilité possède une dimension morale ; elle crée une relation entre les êtres qui les conduit à prendre soin les uns des autres⁵. Nous percevons les attentions bienveillantes, à travers la perception des gestes et des attitudes : la caresse du maître à son chien, les signes de contentement de ce dernier. « Cette vue me lie à lui » écrit Malebranche. La perception produit une morale, car en comprenant ce que nous voyons, nous adoptons le comportement adéquat, dont les signes seront perçus comme il convient. Il n'y a guère d'équivocité des signes selon Malebranche, même s'ils ne possèdent aucun sens par eux-mêmes et en eux seuls. C'est pourquoi l'Ordre naturel qui y préside peut en faire la cause d'une moralité ; moralité des corps, moralité des rapports entre les créatures, c'est-à-dire moralité de l'usage, ce qui n'est certes pas toute la morale, mais qui suffit à montrer que l'on ne peut pas comprendre totalement les machines sans les admirer. Or cela consiste à élargir le registre de l'explication, pour passer à celui de la « correspondance » des mouvements, laquelle nous assure que nous sortons de nous mêmes par nos perceptions, pour agir dans un monde où d'autres créatures agissent sur nous. La perception se trouve affranchie de la simple représentation, parce que Malebranche la libère de la tâche de connaître. Par là, elle sort le sujet de lui-même et de ses angoisses nocturnes. Le monde est là pour celui qui perçoit ; il entretient des relations avec les autres et construit des amitiés, fait preuve de fidélité envers les uns et se méfie d'autres ; il a besoin des autres corps pour pourvoir à sa propre conservation et il reconnaît, en percevant, ce qui lui est utile et nuisible. Il reconnaît donc, par la perception, qu'il n'est rien sans un monde extérieur. Il n'en voit pas la vérité, il en éprouve le bien fondé constamment.

Toutefois, puisque nous avons opéré un rapprochement avec Merleau-Ponty sur plusieurs plans, il convient d'indiquer les différences. Il n'y a pas

⁵ Là encore on ne peut s'empêcher de voir dans cette idée une source d'inspiration à la morale de Hume.

cette liberté attachée à la perception sur laquelle Merleau-Ponty insistera beaucoup dans sa philosophie. Chez Malebranche, c'est Dieu qui règle les rapports entre les perceptions, afin de transformer les objets perçus en signes sûrs pour régler nos conduites. Nous percevons des signes en vue des relations les plus conformes à l'ordre qu'il a voulu. La perception n'est donc absolument pas créatrice ; si elle ouvre sur un monde, ce n'est pas du tout dans le sens que donneront le dernier Husserl ou Merleau-Ponty à cette expression : pour eux, la perception construit des strates de significations dans l'expérience du corps-propre, de la dimension la plus intime jusqu'à celle de l'intersubjectivité, dans ses formes les plus élevées et les plus complexes, telles que la culture, l'histoire, l'humanité⁶. S'il existe bien un monde-de-la-vie, une pré-compréhension ontologique du monde, on ne les trouve pas autrement qu'à partir de l'expérience perceptive du corps-propre. Chez Malebranche, l'Ordre organise les perceptions, mais elles ne le créent pas. Certes, on sort du domaine de la représentation pour penser la perception dans le monde vivant de la relation avec une altérité. Certes, la différence des perceptions, la finesse et la multiplicité des signes témoignent, en un certain sens, d'une reconnaissance de cette altérité et de son existence par les changements qu'elle produit en moi. Toutefois, à strictement parler, rien n'assure que nous sommes sortis du rêve. Les objets perçus ne sont plus mes représentations ; on peut avoir l'impression que l'on a rejoint les choses en les percevant, mais nous ne pouvons pas être certains de ne pas être, comme chez Leibniz, dans un rêve cohérent.

Il nous semble cependant que l'essentiel n'est pas là dans le propos de Malebranche sur la perception. En sortant du registre représentatif, en pensant le signe sur un autre mode que celui de l'imitation, il construit une philosophie de l'expression, où la perception se produit sur le fond d'un monde naturel. Il conduit à penser la perception autrement que sur un mode mécaniste, en appelant à une causalité étrange, mais dont la fécondité requiert que l'on en dépasse le caractère saugrenu et la caricature à laquelle on l'a trop souvent réduite. L'occasionalisme évite les difficultés de l'idéalisme et du matérialisme, parce qu'il permet d'inventer un autre registre que celui de la causalité : celui de la compréhension, de la signification et de l'expression.

⁶ Sur ces points, nous renvoyons à Husserl dans *La Krisis et Ideen II (Recherches phénoménologiques pour la constitution)*.

à cette principale partie du cerveau. Et alors tout tourne ; on voit deux objets pour un ; on ne peut plus garder l'équilibre pour demeurer debout : & c'est peut-être ce qui arrive à votre ami. Mais que voulez-vous ? les loix de l'union de l'ame & du corps sont infiniment sages, & toujours exactement suivies ; mais la cause occasionnelle qui détermine l'efficace de ces loix , manque souvent au besoin , à cause que les loix des communications des mouvemens ne sont plus soumises à nos volontez.

ARISTE. Qu'il y a d'ordre & de sagesse dans les loix de l'union de l'ame & du corps ! Dès que nos yeux sont ouverts, nous voïons une infinité d'objets differens, & leurs differens rapports sans aucune application de nôtre part. Assurément rien n'est plus merveilleux, quoique personne n'y fasse réflexion.

VI. THEOPHORE. Dieu ne nous découvre pas seulement ses ouvrages par ce moyen, mais il nous y unit en mille & mille manieres. Si je voi, par exemple, un enfant prêt à tomber, cette seule vûë, le seul ébranlement du netf optique débandera dans mon cerveau certains ressorts qui me feront avancer.

pour le secourir , & crie afin que d'autres le secourent : & mon ame en même tems sera touchée & émuë , comme elle le doit être , pour le bien du genre humain. Si je regarde un homme au visage , je comprends qu'il est triste ou joyeux , qu'il m'estime ou qu'il me méprise , qu'il me veut du bien ou du mal : tout cela par certains mouvemens des yeux & des lèvres qui n'ont nul rapport avec ce qu'ils signifient. Car quand un chien me montre les dents , je juge qu'il est en colere. Mais quoiqu'un homme me les montre , je ne croi pas qu'il me veuille mordre. Le ris de l'homme m'inspire de la confiance , & celui du chien me fait peur. Les Peintres qui veulent exprimer les passions , se trouvent bien embarrassez. Ils prennent souvent un air ou une grimace pour une autre. Mais lorsqu'un homme est animé de quelque passion , tous ceux qui le regardent le remarquent bien , quoiqu'ils ne remarquent peut-être point si ses lèvres se haussent ou se baissent , si son nez s'allonge ou se retire , si ses yeux s'ouvrent ou se ferment. C'est que Dieu nous unit ensemble par les loix de l'union de l'ame & du corps ;

& non seulement les hommes avec les hommes , mais chaque créature avec toutes celles qui lui sont utiles, chacune à leur maniere. Car si je voi , par exemple, mon chien qui me flatte , c'est à dite , qui remuë la queuë , qui fléchit les feins , qui baisse la tête , cette vûë me lie à lui , & produit non seulement dans mon ame une espece d'amitié , mais encore certains mouvemens dans mon corps qui l'attachent aussi à moi par contre-coup. Voilà ce qui fait la passion d'un homme pour son chien, & la fidelité du chien pour son maître. C'est un peu de lumiere qui débande certains ressorts dans deux machines composées par la sagesse du Créateur , de telle maniere qu'elles puissent se conserver mutuellement. Cela est commun à l'une & à l'autre : mais l'homme , outre la machine de son corps , a une ame , & par consequent des sentimens & des mouvemens qui répondent aux changemens qui arrivent dans son corps : & le chien n'est que pure machine , dont les mouvemens reglez à leur fin doivent faire admirer l'intelligence infinie de celui qui l'a construite.

ARISTE. Je comprends , Theodore,

que les loix de l'union de l'ame & du corps ne servent pas seulement à unir nôtre esprit à une certaine portion de matiere , mais encore à tout le reste de l'Univers ; à certaines parties néanmoins beaucoup plus qu'à d'autres , selon qu'elles nous sont plus nécessaires. Mon ame se répand , pour ainsi dire , dans mon corps par le plaisir & la douleur. Elle en sort par les autres sentimens moins vifs. Mais par la lumiere & les couleurs , elle se répand par tout jusques dans les Cieux. Elle prend mêmes interêt dans ce qui s'y passe. Elle en examine les mouvemens. Elle s'afflige ou se réjouit des phénomènes qu'elle y remarque , & les rapporte tous à soi , comme aiant droit à toutes les créatures. Que cet enchainement est merveilleux !

VII. THEODORE. Considerez plutôt les suites de ces loix dans l'établissement des sociétés , dans l'éducation des enfans , dans l'augmentation des sciences , dans la formation de l'Eglise. Comment est-ce que vous me connoissez ? Vous ne voyez que mon visage , qu'un certain arrangement de matiere qui n'est visible que par la cou-